

Nez dangereux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 7

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Tout à la paix.

Demandez le *Conteur vaudois*, le seul journal qui ne parle pas de la guerre. — Les personnes qui prendront un abonnement d'un an, à commencer le 1^{er} avril prochain, recevront gratuitement, dès à présent, les numéros du 1^{er} trimestre 1904.



L'alchimiste amoureux.

Il est question en France de classer parmi les monuments historiques la petite maison de Mme de Warens, les Charmettes, où Jean-Jacques Rousseau séjourna de 1736 à 1740. Cette habitation est à un kilomètre de Chambéry et a gardé une partie de son ameublement du temps. Sa propriétaire était Vaudoise de par sa naissance et de par son mariage. Jeune fille, elle s'appelait Françoise-Louise de la Tour. En 1713, elle épousa Sébastien-Isaac de Loys, de Warens, ou plus exactement « de Vuarens », du nom d'une terre près d'Echallens. Elle n'avait alors que quatorze ans. Après treize années de mariage, elle abandonna M. de Warens qu'elle n'avait jamais aimé et auquel on l'avait unie contre son gré. Elle se rendit en Savoie et s'y fixa. Victor-Amédée II, roi de Sardaigne, facilita son établissement en lui octroyant une pension.

Mme de Warens a laissé des *Mémoires* qui n'ont pas la célébrité des *Confessions* de son illustre protégé, mais où les pages agréables, piquantes même, ne manquent pas, ainsi qu'on en peut juger par les suivantes :

L'an 1699, je naquis au Pays-de-Vaud. Les auteurs de mes jours y tenaient un rang des plus distingués par leur opulence et par l'ancienneté de leur famille. La mort prématurée de ma mère fut la source des malheurs qui m'ont accablée dans tout le cours de ma vie, parce qu'elle fut la cause de la singularité de mon éducation. Je n'étais pas sortie de l'enfance lorsque je la perdis: je puis donc dire que j'ai vécu sans l'avoir connue. Mon père avait passé une partie de sa vie au service; il était peu propre à diriger mon enfance; il se déchargea de ce soin sur une gouvernante. C'était une Bernoise du meilleur caractère possible et réellement faite pour être ce qu'on appelle une bonne...

Mon père, depuis la mort de son épouse, avait pris pour l'étude de la chimie un goût presque poussé jusqu'à l'extravagance; il voulait que tous ses gens se connussent en minéralogie; le château n'était meublé que de fourneaux et d'alambics; aux tapisseries avaient été substitués de vieux cadres enfumés, les portraits des plus anciens alchimistes, les images des souffleurs les plus entêtés. Tous les jours amenaient une nouvelle opération à faire, et ce brillant laboratoire était dirigé par un de ces chercheurs de fortune qui courent le monde en faisant les gens à secrets. Celui qui avait eu l'art d'enchanter mon père était (autant que je peux me le rappeler) le plus stupide et le plus ennuyeux de tous les hommes.

Ce qui me le rendait encore plus détestable, c'est que, malgré son attachement pour les sciences occultes, il était, à ce qu'il me disait, très amoureux de moi.

Une déclaration d'amour, dit-on, flatte tou-

jours une jeune personne. Je n'en crus rien et je trouvai celle de ce mendiant souffleur très choquante. Il commandait dans la maison plus que mon père; il lui avait suggéré qu'il était de la plus grande importance que sa fille s'adonnât sérieusement à l'étude de la chimie. La loi devint générale; ma gouvernante même ne put s'y soustraire; il fallut obéir. Nous voilà toutes deux le nez dans de vieux livres, que notre original professeur nous expliquait et nous faisait réciter deux fois par jour.

Après quelques mois de travail inutile, car je n'y comprenais rien, je montrais de l'humeur au moment de la leçon. D'accord avec ma gouvernante, je dis à notre précepteur que nous ne voulions plus de chimie, et nous lui jetâmes l'une et l'autre le livre au nez. Cet Abailard enfumé avait cru faire de moi une Héloïse. Il ne dit rien à mon père de la petite scène dont j'avais égayé la leçon, mais il profita de cette occasion pour me déclarer sa tendresse d'une manière plus authentique. Il remit, le soir, à la gouvernante, le billet suivant, autant pour m'encourager à l'étude de la chimie que pour m'exhorter à trouver la science et le maître aimables.

Louise, hé quoi, vous voudriez quitter
 Un art que, sans vous en douter,
 Vous savez tous les jours si bien mettre en pratique,
 Quand vos yeux dans les miens lancent le phlogis-
 [tique,

N'est-ce pas à l'instant une opération?
 Quand par une douce émotion
 Vous faites passer dans mon âme
 L'alcali volatil d'une amoureuse flamme,

Quand le principe actif de vos charmes naissants,
 Lorsque l'huile ou l'éther de vos traits ravissants,
 Quand ce mixte en un mot dans mon cœur se distille,

Vous savez bien alors, en praticienne habile,
 Retirer de ce tout ce sel délicieux
 Qui sous le nom d'amour se connaît en tous lieux.

La lecture de ce galant poulet qui n'annonçait guère plus le poète que l'adepte, nous amusa singulièrement. Ma gouvernante, qui voulait se venger de l'ennuyeux pédant, était décidée à le montrer à mon père, dans le dessein de le faire chasser. Ce ne fut pas mon sentiment: outre que peut-être nous n'aurions pas réussi, il n'était pas dans mon caractère de faire de la peine à qui ce fut. Je voulais en rire et rien de plus. Nous résolûmes d'y répondre. Mais dans quel genre? En vers, dit ma gouvernante, la poésie est le langage des grâces. Je lui abandonnai le soin de la dépêche, et voici ce qu'elle lui remit le lendemain:

Votre chimie peut s'entendre,
 Volontiers nous voulons l'apprendre;
 Mais qu'on nous permette avant tout
 De nous choisir un maître à notre goût.
 Allez donner ailleurs votre leçon chimique,
 Et nous ne voulons pas de votre phlogistique.

Babet (c'est le nom de ma bonne) s'applaudissait beaucoup d'avoir trouvé un pareil impromptu pour répondre à mon Adonis; elle riait surtout du mot *phlogistique*, auquel elle attachait sans doute plus de finesse que moi.

Cette réponse eut le succès qu'elle s'en était promis: elle fit un tel effet sur l'esprit de notre amoureux qu'il ne m'a plus inquiétée depuis par ses soupirs. Il fit plus; il nous délivra de ses ennuyeuses leçons, en assurant à mon père que j'étais inapte pour les hautes sciences, qu'il valait mieux m'abandonner au sort des autres personnes de mon sexe, c'est-à-dire borner ma stupide existence autour d'une filiche et d'un rouet. Ainsi donc, nous voilà, Babet et moi, dégagées de toutes les entraves chimiques. Plus de bouquins à feuilleter, plus de charbons à souffler; nous dîmes adieu aux réchauds et aux alambics.

Mme de WARENS.

Des économies. — Ernest Tintébin, marié depuis un mois à peine, s'aperçoit avec terreur que sa jeune femme dépense sans compter. Il lui fait comprendre que, de ce train-là, ses cent cinquante francs d'appointements mensuels suffiront à peine pour une semaine.

— Vois-tu, ma chérie, si nous ne faisons pas des économies, nous sommes perdus.

— Tu as bien raison, et pour commencer, je vais mettre le canari à la demi-ration.

Nez dangereux. — Un couple de touristes aux Ormonts. Madame aperçoit une génisse qu'elle prend pour un taureau.

— Cachons-nous, César!

— Mais, ma bonne, nous n'avons rien de rouge sur nous.

— Et ton nez, chéri!

C'est le Djânai!

C'était un pauvre corps que le Djânai! Pas méchant! pour sûr pas, une vraie bête à bon Dieu; pas niobet non plus! seulement un petit peu pesant. Les gens, par le village, avaient l'habitude de dire qu'il n'avait pas été fait à la couaite. Surtout, il ressemblait à Moïse; non pas qu'il eût jamais fait des miracles, ni qu'il eût épousé la fille d'un ministre, mais parce qu'il avait comme lui la bouche embarrassée et la langue pesante.

Tout de même, c'est pas pour crétiquer le bon Dieu, qui doit savoir ce qu'il fait, mais il ferait de temps en temps une femme comme le Djânai, avec la bouche embarrassée et la langue pesante, on ne pourrait que le remercier. Enfin, voilà, il pense peut-être que celle-là aurait trop de requise et que les hommes se battraient pour l'avoir, et qu'il vaut autant les faire toutes pareilles.

Je sais pas si vous avez eu vu une poule qui avale un borgne. A peine a-t-elle agaffé la queue, que les autres lui traient dessus pour en avoir leur part, et la pauvre bête se met à courir dans tous les coins, avec le borgne qui pendoille de son bec. De temps en temps, elle s'arrête un petit moment pour en réduire un bout de plus, en faisant des vengeances terribles. Le Djânai, quand il voulait parler, faisait la même chose, sauf que, vers la poule, ça